ÉLOGE

HISTORIQUE

D'ANUCE FOES,

Célèbre Médecin et savant Helléniste du seizième siécle;

Prononcé à la séance publique de la Faculté de Médecine de Paris, en novembre 1810, pour l'inauguration du Buste de ce profond et laborieux écrivain;

PAR M. PERCY,

Professeur de cette Faculté, Baron de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur, chirurgien inspecteur-général des armées françaises, et consultant de leurs Majestés impériales et royales; membre de l'Institut impérial de France, associé-étranger des Académies de Vienne, Berlin, Madrid, etc.

PARIS,

IMPRIMÉRIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, N.° 11.

1812.

Extrait du Magasin Encyclopédique (Février 1812), Journal pour lequel on s'abonne chez J. B. Sajou, imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

ELOGE HISTORIQUE

D'ANUCE FOES.

Célèbre médecin et savant helléniste du seizième siécle, prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, en novembre 1810, *pour l'inauguration du buste de ce profond et laborieux écrivain;*

PAR M. PERCY,

Baron de l'Empire, Commandant de la Légion d'honneur.

SÉNÈQUE regrettoit de ne pas avoir les portraits des anciens philosophes qu'il avoit pris pour modèles; il auroit voulu leur rendre une sorte de culte, en célébrant la naissance, et en désignant sans cesse aux honneurs publics, les noms de ces précepteurs du genre humain. Je leur dois, disoit-il, la même vénération qu'à mes propres instituteurs, puisque ce sont eux qui nous ont transmis le bienfait des sciences et des lumières, et je ne prononce jamais ces noms glorieux, sans me lever avec respect.

Quid ni ego majorum virorum et imagines habeam? Incitamenta animi èt natales celebrem? Quid ni, honoris causa semper appellem? Quam venerationem præceptoribus meis debeo, eamdem illis præceptoribus generis humani à quibus tanti boni initia fluxerunt; ergo illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo. — Epist. 64.

Tels étoient, longtemps avant le Philosophe de Rome, les sentimens et les vœux d'Hippocrate, de ce sage, que Barthelemy a mis au rang des plus grands hommes dont la Grèce eut à s'enorgueillir (*), du respectable vieillard de Cos, dont les livres respirent, avec la profondeur du savoir, la philosophie la plus douce, la morale la plus pure et la plus touchante, et où l'on ne peut lire, sans émotion, ce serment également pieux et sacré par lequel, entre autres engagemens, on promettoit, prenant les Dieux à témoin, d'honorer à jamais, de chérir et de secourir ceux de qui on avoit reçu l'héritage précieux des talens et de l'instruction.

Fidèle à ces principes, et jalouse d'associer ses élèves aux hommages qu'elle se plaît à rendre aux hommes illustres qui lui ont ouvert la carrière, la Faculté de médecine recueille, avec un soin religieux, les monumens

(*) Voyage du jeune Anacharsis.

qui en retracent l'image. Elle voudroit les réunir tous, pour leur payer à tous son tribut de reconnoissance et d'admiration, et afin qu'on ne pût faire un pas dans ses parvis, ni sous ses portiques, sans avoir à contempler et à saluer un des pères de la science, dont on se rappelleroit en même temps, l'exemple et les leçons; comme autrefois, à Athènes, on ne pouvoit marcher dans le Pyrée, sans être entouré des statues, sans être pressé par le souvenir des citoyens généreux qui avoient rendu d'éclatans services à leur patrie.

La collection de la Faculté s'accroît aujourd'hui d'un buste qui, par l'importance et la difficulté des travaux du savant modeste qu'il représente, méritoit l'espèce de consécration qu'il va recevoir et de la solennité qui nous rassemble, et de la présence du chef et des membres de cette magistrature chargée depuis peu, de veiller aux progrès et à la discipline des sciences, de quelques-unes desquelles ils sont la gloire et l'ornement.

Depuis plus de deux siécles, nous jouissons du fruit des pénibles veilles et de l'immense érudition d'Anuce Foës, l'interprète le plus judicieux et le plus élégant qu'ait eu Hippocrate, et les traits et l'histoire de ce laborieux traducteur sont ou ignorés, ou à peine con-

nus. Semblable à ce fleuve fameux qui fertilise les plaines d'une partie de l'Asie, et dont les sources ne sont encore que soupçonnées, Foës, qui a ramené la fécondité dans les champs trop longtemps arides de la médecine, n'est point encore affranchi de l'obscurité qui a enveloppé, jusqu'à ce jour, son origine et les principales circonstances de sa vie.

Il parut à une époque où la langue grecque n'étoit presque point connue en France, et où les Ecoles de médecine retentissoient encore de la doctrine d'*Avicenne* et de *Rhazès*, parmi les anciens, et de celle de *Bertracius*, *Gatinaria*, *Valescus de Tarente*, *Arculanus*, parmi les modernes. On savoit qu'Hippocrate avoit été, dans la Grèce, l'oracle de la médecine. Les auteurs arabes dont on lisoit, en mauvais latin, les compilations fastidieuses, parloient souvent de ses ouvrages, et annonçoient qu'ils avoient été translatés dans la plupart des langues orientales, soit par Sergius le Syrien (1), soit par Honaïn,

(1) C'est à ce moine arménien, qui vivoit dans le septième siécle et au commencement du huitième, que l'on doit la plus ancienne version que l'on connoisse d'Hippocrate. Elle fut faite en syriaque, et ce fut sur elle que se firent les premières traductions qui eurent lieu ensuite, sans excepter, à ce qu'on croit, celle d'Honaïn.

disciple de Mésué (2). Quelques-uns même rapportoient par quel heureux hasard Artémidore Capito, et Dioscoride son parent, tous deux habitans d'Alexandrie, avoient pu sauver des flammes, lors de l'incendie de la bibliothéque de cette ville, ces chef-d'œuvres inestimables; mais Hippocrate n'en étoit pas moins généralement étranger aux médecins français, dont un très-petit nombre seulement avoit, de ses œuvres, quelques fragmens informes traduits par l'Ecole de Salerne sur des manuscrits arabes (3) rapportés des guerres

(2) Il étoit médecin du calife Motaw-akei, en 848, et fils d'un médecin nommé Ishak. Aidé de son fils et de son neveu, il traduisit, en arabe, la plus grande partie des écrits d'Hippocrate.

On a pensé, et Freind a été de cette opinion, que la version d'Honaïn avoit été faite sur celle de Sergius, en syriaque. Mais le savant Michel Casiri, dans sa Bibliothéque arabe-espagnole, de l'Escurial, a presque démontré qu'elle étoit l'interprétation immédiate du texte grec original.

(3) La version latine de Constantin dit l'Africain, qui vivoit sur la fin du onzième siécle, est, à ce qu'on croit, la première qui fut faite dans cette langue. Il paroît prouvé que Constantin la fit d'après une traduction arabe; mais, au lieu de citer celle d'Honaïn, on désigne celle d'un autre médecin arabe appelé Abou-Grafari, ou Ebou-Gazari, qui vécut aussi dans le neuvième siécle. C'est sur celle-ci

d'outre-mer, ou arrivés d'Afrique, par l'Espagne (4).

C'est de ces contrées qu'on avoit fait venir, à grands frais, pour plusieurs de nos rois, et en dernier lieu pour le successeur de Louis XII, des médecins israélites, dans la persuasion qu'ayant pu étudier les livres de ce grand maître, dans les copies grecques

que les Juifs, et en particulier Amathée Nathan, ont fait leurs versions hébraïques, dans le huitième, le douzième et le treizième siécles.

(4) Lors de la prise de Constantinople, par les Turcs, les gens de lettres se retirèrent en Occident, et apportèrent, en Italie, ces ouvrages grecs qui, bientôt, y firent une si étonnante révolution littéraire. Longtemps on ne les comprit point, et longtemps aussi la langue arabe avoit été la langue savante et préférée. Hippocrate fut d'abord traduit en arabe, ainsi qu'Aristote, Galien et Euclide, pour l'usage des Ecoles d'Espagne, qui florissoient alors. Les Grecs transfuges firent enfin prévaloir leur langue, et on finit par connoître, dans la leur véritable, les auteurs qui viennent d'être nommés. Théodore Gaza, le cardinal Bessarion, Argyropyle, Capivaccio, etc., transcrivoient, corrigeoient, traduisoient leurs ouvrages, et le célèbre typographe Manuce Alde les imprimoit.

Faut-il dire que Pétrarque s'oublia jusqu'aux invectives les plus passionnées et les plus ordurières contre la médecine renaissante, et contre les médecins de son temps, dont il étoit bassement jaloux?

qu'ils se vantoient de posséder et de comprendre, ou dans les versions hébraïques qui étoient plus à leur portée, ils devoient être bien supérieurs aux autres, en capacité (5).

Les guerres d'Italie, d'ailleurs si funestes à la France, hâtèrent de quelques années, pour nos ancêtres, la culture de la langue grecque qu'ils avoient trouvée déja en vigueur au delà des monts, et par conséquent l'intelligence des écrits d'Hippocrate, qu'il leur tardoit tant d'acquérir. Fabius Calvus, de

(5) Les médecins juifs ont été très-longtemps à la mode. C'étoient les plus savans, à cause de la langue hébraïque et de l'arabe dans lesquelles on professoit à Tolède, à Cordoüe, à Grenade. L'Université de Sora, en Asie, fut fondée, par des Rabins, l'an 200; on ne connoissoit, en Occident, que les traductions, en syriaque et en arabe, des œuvres d'Hippocrate. Les Juifs, par l'habitude qu'ils avoient des langues orientales, devoient donc être plus avancés; ils passèrent en Espagne avec les Maures. Farragut et Bengesta, médecins israélites, avoient toute la confiance de Charlemagne. Zedekias eut celle de Louis-le-Chauve. François premier voulut aussi avoir un médecin de cette nation.

Vint ensuite le tour des prêtres qui, dès le commencement du douzième siécle, furent en possession exclusive des sciences et des arts.

Le prêtre Robert de Provins fut médecin de Saint-Louis. Le moine Obizo fut celui de Louis-le-Gros, etc.

Ravenne, en avoit traduit en latin plusieurs livres, tant en 1525 qu'en 1527 (6).

François premier fit acheter plusieurs des manuscrits grecs que Jean Lascaris, si aimé de Laurent de Médicis, étoit allé chercher dans la Grèce, son ancienne patrie, ou que Démétrius Chalcondyle, ce transfuge si savant, avoit emportes en fuyant de Constantinople envahie par les Turcs. Il en enrichit sa bibliothéque de Fontainebleau, distinguant

(6) L'auteur de cette Notice possède la traduction de 1527, laquelle est devenue très-rare aujourd'hui. Son format est des plus petits. Calvus vouloit la rendre usuelle et portative. *Quæ ideo*, dit-il à la fin, *in minore formá excudere visum est, ut sine tædio, ad enchiridii instar possis, lector candide, ad manum habere.* Cette traduction comprend les livres suivans : 1.° *de Prædictionibus* lib. II. 2.° *De Coacis prænotionibus.* 3.° *De Languentium somniis, insomniis ve* liber. 4.° *De Humoribus, complexionibus et chymis* liber. 5.° *De Spiritalibus, ventosisque flatibus* liber. 6.° *De Carnibus.* 7.° *De Medici vulnerarii munere.* 8.° *De Ossium naturá.* 9.° *De Corde.* 10.° *De Virginum naturá.* 11.° *De Pueri dentitione.* Il paroît que ces cinq derniers livres furent ajoutés dans le cours de l'impression, et Calvus dit : *Quos si quidem, beneficio doctorum hominum, atque consilio, inserui.* Ce qui feroit croire qu'il ne les connoissoit pas avant de la commencer. Il compléta la traduction latine d'Hippocrate en 1530; mais ce grand ouvrage ne fut imprimé à Rome qu'en 1549, en un volume in-folio.

surtout ceux d'Hippocrate, dont Pierre Gilles d'Alby, qui voyageoit par ses ordres, lui avoit déja procuré quelques exemplaires. Mais il ne put acheter de même, à prix d'argent, des hommes capables de les expliquer, et peu s'en fallut qu'il n'y eût une place vide au Collége royal qu'il fonda en 1530. Cette place avoit été honorablement offerte, de sa part, par Cop (7), son premier médecin, à Erasme, qui avoit professé les langues orientales à Louvain et ensuite à Oxford; mais ce moine, petit-fils d'un médecin hollandois; cet apologiste si délicat et si éloquent de la médecine, qu'il avoit étudiée à

(7) Guillaume Cop étoit lui-même très-versé dans la connoissance de la langue grecque. Il a traduit quelques livres d'Hippocrate, de Galien, et de Paul d'Egine. Il étoit de Basle. Sa traduction des 3 Livres des Présages fut imprimée à Paris en 1543. Cette même année l'imprimeur Bogard, de Paris, publia les 3 Livres d'Hippocrate sur le même sujet, avec les Commentaires de Galien, les uns et les autres traduits du grec par Laurent Laurentian. J'ai l'exemplaire de cette version qui a appartenu à Foës, à ce qu'on croit, et à toutes les marges duquel il a fait, de sa main, à ce qu'on croit encore, des notes en latin. Cet exemplaire contient en outre le texte grec des Prénotions de Galien, le texte grec et la version latine de son Livre *de Urinis*; la traduction latine *de Decubitu infirmorum*.

Padoue (8), ne l'accepta point, aimant mieux, dans son scepticisme, rester fidèle à sa devise: *nemini cedo;* et telle étoit la haine que nous portoient les Ultramontains qui avoient leur Pogge, leur Colpe et beaucoup d'autres littérateurs également versés dans la connoissance de la langue grecque, qu'on ne put en déterminer aucun à profiter des offres brillantes d'un souverain, l'ami des savans et le père des lettres.

Il fallut attendre que Tussan, Germain Brice, et Pierre Danès se fussent mis en état de remplir les vues bienfaisantes de François; l'on croit que Danès, à peine adolescent, monta le premier dans la nouvelle chaire d'où le firent descendre pour toujours les missions diplomatiques qu'on fut forcé de confier à sa jeunesse. Cependant la renommée des professeurs de l'Italie attiroit autour d'eux les étudians de tous les pays; Ferdinand Nunèz, de Valladolid, devenu depuis si célèbre, alla apprendre le grec à Bologne, sous Philippe Beroald, et il eut la gloire de rapporter cette langue en Espagne, où elle fut connue avant de l'être en France.

(8) *Declamatio in laudem artis medicæ ad Henricum Affinium Lyranum insignem medicum.* Lovanii, 3.° idus martis, anno 1518.

L'Allemagne et la Suisse eurent le même avantage sur nos pères, et, dès l'an 1525, on y comptoit un assez grand nombre de savans, particulièrement dans l'ordre des médecins, tels que Léonard Fuchs et Jean Cornarius, à qui surtout la langue grecque étoit très-familière, et plusieurs imprimeurs non moins instruits qui, presque en même temps que Paul Manuce Alde, à Venise, publioient de superbes éditions de manuscrits grecs, parmi lesquels ils choisissoient de préférence ceux d'Hippocrate.

Enfin, le tour de la France arriva. Lascaris s'y étoit retiré, Guillaume Budé en étoit le savant par excellence, et les Turnèbe, les Scaliger y brillèrent bientôt. Mais ce fut le médecin Daurat qui donna, avec le plus de succès, l'éveil et le signal à ses confrères de Paris, et qui, ayant traduit, du grec en latin, les passages les plus saillans d'Hippocrate, avança et osa soutenir publiquement que la bonne et véritable médecine résidoit dans les livres de cet arbitre suprême de la science, hors desquels on la chercheroit vainement.

L'assertion hardie de Daurat fut entendue de toutes parts, et, peu de temps après, l'on vit paroître des éditions latines des Epidémies et de quelques autres Livres d'Hippocrate, dont les meilleures avoient été préparées dans

le sein des Facultés étrangères, et spécialement de celle de Tubinge.

Le médecin Jean Cornarius, né de parens grecs, et ayant la passion de la langue de ses pères, se mit à parcourir les principales régions de l'Europe, faisant la recherche des manuscrits d'Hippocrate, qu'il traduisit dans la suite, et s'arrêtant partout où il en trouvoit pour les copier, ou en faire l'acquisition. Ceux qu'il découvrit à Basle (9) lui causèrent une joie extrême, et le retinrent plus d'un an, en cette ville jadis si fameuse par ses richesses littéraires, et par l'habileté et le savoir de ses imprimeurs Henri Pierre, Froben et Opporin. Ce dernier portoit si loin l'enthousiasme pour les ouvrages grecs, qu'au milieu de l'épidémie la plus dévorante, ne songeant nullement aux dangers qui le menaçoient, il demandoit de tous côtés des manuscrits pour les publier promptement, parce que, disoit-il, si Vespasien a prétendu qu'il falloit qu'un empereur mourût debout, je prétends, moi, qu'un imprimeur ne doit pas mourir autrement. *Imperatorem stantem*

(9) Ce fut à Basle qu'il fit imprimer sa version latine, in-folio, en 1543. Elle passe pour être exacte et fidèle. Cornarius corrigea la belle édition grecque de Froben, de 1538.

mori opportere, Vespasianus asserebat; ego etiam typographum.

Comme homme de l'art, j'ajouterai que la sécurité et l'hilarité d'Opporin, le préservèrent des atteintes de la peste, dont la crise étoit communément la gangrène et la perte d'un membre, ainsi qu'il le raconte lui-même avec autant de gaieté que d'esprit, à l'occasion de la traduction de Suidas, par Wolff d'Augsbourg, laquelle, dit-il, n'ayant pu échapper à la fatalité, étoit sortie de son officine avec un membre de moins, c'est-à-dire sans *index*, ou table des matières, mais saine et sauve d'ailleurs. *Nam cum magnam civium nostrorum partem lues ista absumerit, absumatque in dies, plurimos etiam membris quibusdam mutilatos reliquerit, Suidas quoque noster indice mancus sed cætera incolumis et salvus, ex officina nostra jam quidem prodire cogitur.*

Le Collége royal eut désormais son rang parmi les Ecoles les plus florissantes dans l'enseignement de la langue grecque. Denis Lambin et Jean Pélerin l'y professoient en 1566; Casaubon y donnoit des leçons en 1570; et même ce Collége rivalisa si heureusement tous ceux d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, que Conrad Gesner, de Zurich, dont on connoît la réputation en botanique et en médecine, vint y étudier, c'est-à-dire s'y mettre en état

de faire un jour les versions d'Hippocrate qui lui sont justement attribuées.

Le médecin qui s'y distingua le plus, fut François De Lorme, le tendre ami de De Thou qui ne l'a pas oublié dans son Histoire, où il fait une mention non moins honorable de Michel Marescot et de Pierre Duval de Normandie, de Henri Monanteuil de Reims, et de Jean Martin de Paris, philosophes et médecins éclairés qui lui avoient donné, dans son jeune âge, les uns des leçons de grec, et les autres de géométrie et de mathématiques.

François De Lorme traduisit le Traité des Plaies de tête d'Hippocrate, dans le même temps que Luidinus mettoit en vers latins la traduction des Aphorismes, faite, bien antérieurement, par Gaza, de Thessalonique, et publiée, avec des commentaires, par Jacques de Forly.

Jean de Gorris publia, en latin, le Serment et plusieurs Livres séparés.

On voit que les œuvres d'Hippocrate étoient morcelées; que les manuscrits mêmes n'en étoient pas réunis, et qu'on ne pouvoit faire connoître ce prince de la médecine, que par lambeaux, que par parties isolées, incohérentes et presque toujours mal interprêtées. Mais ce qu'on en connoissoit avoit imprimé un mouvement si énergique et si extraordinaire aux bons esprits, qu'il devoit en ré-

sulter une révolution également efficace et salutaire.

Des troubles politiques et religieux étoient sur le point d'ensanglanter la France. Des querelles littéraires et grammaticales avoient porté le désordre et la confusion dans les Ecoles. La médecine avoit aussi deux partis, celui des Arabes, et celui des Grecs. Le parti grec triompha, grâces au savoir et à l'infatigable activité de Foës qui, lancé de bonne heure, parmi des savans, à la fois zélateurs ardens de cette science, et promoteurs éclairés d'une réforme nécessaire, partagea leurs impressions, se pénétra de leur dessein, et conçut, comme eux, le projet de rendre, à Hippocrate, le trône de la médecine, et de le rétablir dans l'empire qu'avoient envahi l'ignorance et l'erreur.

Anuce Foës naquit, en 1528, d'une famille honnête, sans doute, mais obscure, qui, des environs de Trêves, à ce qu'on croit, étoit venue se fixer à Metz. Ses talens et ses vertus furent ses aïeuls. L'utilité de ses travaux et la célébrité de son nom devinrent ses titres de noblesse. Les savans n'ont pas besoin d'ancêtres, ils appartiennent à l'univers; et lorsque la plupart des grands de la terre meurent tout entiers, ou ne laissent après eux, que de tristes souvenirs, les savans, se survivant à eux-mêmes, arrivent

à la postérité au milieu du cortège glorieux des ouvrages et du bien qu'ils ont faits.

Metz avoit été successivement l'asile de plusieurs personnages fameux par leurs écrits, leur érudition, ou leurs aventures. Henri Corneille Agrippa, ce docte fou, après avoir été maître de langues en Franche-Comté, premier médecin de la duchesse d'Anjou, et secrétaire de deux empereurs, y séjourna quelque temps, avec la charge d'avocat-général, et y écrivit élégamment, en grec et en latin, ces paradoxes fameux que J. J. Rousseau s'est attaché, depuis, à revêtir, dans notre langue, du charme d'une éloquence encore plus décevante.

Jean Guintier ou Gontier d'Andernach, qui, de maître d'école de campagne, étoit devenu professeur de langue grecque, à Louvain, et avoit reçu, à la recommandation du cardinal du Bellai, le bonnet de docteur en médecine, à Paris, exerça cet état à Metz, et y traduisit quelques Livres de Galien, Paul d'Egine en entier, et les Commentaires d'Oribase sur Hippocrate.

Le médecin André *Lacuna* vivoit aussi à Metz, partageant son temps entre l'étude des langues orientales, et les soins d'une clientèle très-étendue.

Des hommes qui savoient le grec, étoient, en ce temps-là, regardés comme autant de

phénomènes; ils excitoient à la fois la curiosité et le respect, et les souverains se disputoient le bonheur et l'avantage de les attirer à leur cour, ou de les fixer dans leurs états.

Le bruit que faisoient ces savans, éveilla dans le cœur du jeune Foës, le désir de le devenir, et le besoin d'apprendre une langue qui donnoit tant de lustre et de considération.

Il en reçut les notions élémentaires à Metz même, au collége de S. Arnould; ensuite il fut envoyé à Paris, n'ayant que 12 ans, pour poursuivre et terminer ses études à l'Université. A l'Université! à cette institution d'un grand prince qui, après avoir été pendant douze siècles, sans égal et sans rivaux, a enfin trouvé dans le nôtre, un héros, un émule qui déja l'a surpassé : à cette école que le philosophe de Roterdam se plaisoit à nommer *sainte* et *auguste*; à ce berceau de tant de savans; à ce foyer des connoissances humaines, dont une main puissante et réparatrice vient de relever l'antique et majestueux édifice, pour en confier désormais la garde et les destinées au génie, à la vigilance et à la sagesse d'un chef qui, par son mérite et son influence personnelle, autant que par l'ascendant de l'autorité dont il est l'instrument et l'organe,

saura y faire germer les talens, et y entretenir le feu sacré.

Foës suivit l'Université jusqu'à l'âge de 20 ans, se distinguant parmi ses condisciples, et étonnant ses maîtres par son inaltérable application, ses rapides progrès, et sa sagacité extraordinaire. Il acquit, au Collége royal, la réputation d'un bon helléniste, et peut-être alla-t-il plus loin que ses professeurs mêmes, dans la connoissance de la langue grecque; tant il mit de goût et d'opiniâtreté dans l'étude de cette langue.

Il étoit pauvre : Horace le fut aussi, et chez tous deux la nature avoit réparé avec usure les torts de la fortune. Faut-il répéter ici que la pauvreté fut toujours le plus puissant aiguillon du génie, *paupertas audax*, et que rarement les enfans des riches brillent dans la carrière des sciences; comme on voit, dans l'art de guérir, très-peu de fils soutenir dignement le nom et la réputation de leur père, et faire les exceptions dont notre Faculté offre actuellement les honorables et consolans exemples.

Au milieu des factions et des malheurs publics, incertain quel état il embrasseroit, flottant indécis entre l'Eglise et le Barreau; témoin des fureurs homicides de l'une, et de l'orgueilleuse rebellion de l'autre, il préféra une profession dans laquelle l'homme de bien,

avec des lumières et un bon cœur, peut déployer ses talens et exercer ses vertus philanthropiques, sans choquer aucun parti. Et quelles fonctions, en effet, plus indépendantes, plus respectables, plus dignes d'un être sensible et humain, que celles de renouer le fil délicat des jours de son semblable, de ces jours si fragiles, si passagers, mais dont un art conservateur peut accroître la force, et prolonger la durée! Quels soins plus nobles et plus touchans que celui de soulager l'homme aux prises avec la douleur; d'être, pour lui, une seconde Providence; de ramener la sérénité et le bonheur au sein de sa famille tremblante et éplorée! Quel emploi plus intéressant que celui de rendre à la gloire et à la patrie, un guerrier magnanime dont le sort des combats a trahi la vaillance, et qui, seul, étendu sur le sol rougi de son sang, va rencontrer à la fois, dans l'homme de l'art qu'il voit voler à son secours, souvent à travers les mêmes dangers, un ami, un parent, un frère, un ange tutélaire, car nous devons être tout cela pour remplir utilement notre ministère?

On raconte que Foës, ayant lu, par hasard, une satyre grossière, dirigée, par de lâches courtisans, contre Michel de l'Hospital, et dans laquelle on reprochoit à ce censeur austère des vices d'une cour corrompue,

d'être fils et petit-fils d'un médecin et d'un médecin juif, il s'écria avec le geste de la menace et de l'indignation : *Moi, je le serai médecin, et peut-être verrai-je, un jour, ces grands si superbes et si dédaigneux, venir mendier mes conseils et mes visites.* Foës auroit pu ajouter : dont probablement ils oublieront de me récompenser; car ce fut toujours leur usage, en remontant même jusqu'au temps d'Hippocrate qui, à cette occasion, a dicté, aux médecins, des règles de conduite et des précautions que les mœurs de nos jours ne leur permettent plus de mettre en pratique (10).

La Faculté de médecine de Paris comptoit alors parmi ses membres les plus distingués, et ses plus habiles professeurs, outre Jean Fernel, l'honneur éternel de la médecine française, Jacques Goupil, éditeur, quoiqu'on en ait dit, des douze Livres grecs d'Alexandre de Tralles, d'après l'exemplaire de Pierre Dechâtel, et Jacques Houllier, dont les œuvres posthumes attestent la vaste et solide érudition. Ces ardens défenseurs de la saine doctrine que leur prédécesseur Daurat avoit si éloquemment signalée; ces hommes non moins savans qu'expérimentés se liguèrent pour ainsi dire, et firent secte

(10) *De Præceptis.*

en faveur de la médecine d'Hippocrate qu'ils appelèrent à leur tour, et très-ouvertement, la *bonne cause*.

L'anecdote suivante prouve que c'étoit Houllier qui la proclamoit telle avec le plus de chaleur, en dépit des docteurs Jacques *Sylvius* (Dubois) et Tagault ses adversaires. Ayant, un jour, rencontré le jeune Louis Duret qui, dès-lors, travailloit à cette traduction des Coaques que Jacot, son condisciple, fut accusé de s'être appropriée à sa mort, il lui dit : *vous avez, mon cher Duret, les prénotions de Cos. Je suis vos traces, lui répondit Duret.* Mais Houllier ajouta : vous avez pris un meilleur chemin, ne l'abandonnez pas : *et tu mi Durete salebrosas prœnotiones Coacas habes in manibus. Sequor vestigia tua, respondit : at ille ; tu meliorem viam es ingressus, eam persequere.* Goupil et Houllier eurent bientôt remarqué, dans la foule de leurs auditeurs, le jeune Foës. Ils en firent leur premier adepte ; ils l'enveloppèrent, en quelque façon, de leur génie et de leurs connoissances ; ils l'associèrent à leur apostolat, et se servirent habilement de lui pour faire, dans les sources grecques, les recherches que nécessitoit leur entreprise.

Fernel, d'autres disent Coquier, faisant tourner au profit de la science, les préro-

gatives de la place de premier médecin de Henri II, introduisit Foës dans la bibliothéque de Fontainebleau, obtint qu'on lui en confiât les livres les plus rares, et les manuscrits grecs les plus précieux, pour en transcrire ce qui conviendroit aux vues de ses patrons qui, de leur côté, lui procurèrent une bonne copie du manuscrit du Vatican, quelques cahiers des *Aldes*, et tous les morceaux qu'ils purent rassembler des ouvrages de l'homme unique qu'ils vouloient faire revivre, après l'avoir adopté pour leur guide (11).

On croit voir Foës chargé de ces trésors, n'ambitionnant plus rien dans l'univers, jouissant en idée de la reconnoissance de la postérité, et goûtant l'espoir si doux de pouvoir prendre, un jour, place parmi les savans utiles dont il avoit si souvent envié le sort. Quelle mine en effet à exploiter pour un jeune homme qui a la passion de l'étude

(11) J'ai vu la traduction latine des Aphorismes publiée in-folio par Jacques de Forly, à Pavie, en 1512, et faite par Théodore Gaza, l'un des hommes les plus profonds qu'on ait eus dans la langue grecque. Le célèbre Houllier en avoit fait présent à Foës qui avoit écrit, de sa main, au haut du frontispice, ces mots latins: *Dono dedit amantissimo clienti et discipulo, amicissimè generosus patronus et magister Hollerius.* 1549.

et le fanatisme de la science! et quels services à rendre à la médecine et à l'humanité!

Si la culture de la langue grecque a rétabli le règne des belles-lettres sur les débris de la barbarie; si elle a formé ces hommes polis, ces écrivains élégans, ces bons critiques, ces vrais savans qui ont honoré leur siécle, et fixé les lois du goût et du beau, on peut dire, avec encore plus de fondement, que c'est elle qui a dissipé l'inextricable chaos où les préjugés, l'ignorance et la crédulité avoient plongé la médecine; que c'est elle qui l'a ramenée à ces principes simples et positifs, à cette méthode d'observation, à cette philosophie expérimentale, à cet esprit d'analyse et de comparaison sans lesquels l'art de guérir ne peut être qu'un art aveugle et dangereux; que c'est elle enfin qui a ranimé, qui a réchauffé la cendre d'Hippocrate, et retiré la doctrine de cet homme étonnant, du milieu des ruines et des décombres de cette multitude de systèmes bizarres et d'opinions grossières qui, si longtemps, en voilèrent les imprescriptibles vérités.

Ah! puisse cette médecine hippocratique ne plus essuyer de si funestes vicissitudes Puissent ceux qui doivent nous succéder en

conserver à jamais les dogmes dans toute leur pureté!

Hac casti maneant in Religione nepotes.

Il seroit aussi déplacé que superflu de vouloir prouver la préexcellence de cette médecine vénérable qui a résisté à tant d'orages, et traversé tant de siécles avant d'arriver jusqu'à nous; mais du moins on me pardonnera de soutenir ici que les bases et les maximes fondamentales en sont telles, que, dans toutes les contrées, on peut en tirer les mêmes avantages moyennant les modifications locales que les médecins sensés et réfléchis sauront y apporter.

Baglivi a prétendu, non sans de grandes raisons, que c'est en Italie que les préceptes et les prédictions d'Hippocrate s'appliquent avec le plus de facilité, et se vérifient avec le plus d'exactitude, à cause de l'analogie de ce climat avec celui des îles grecques, et de la ressemblance du tempérament de leurs habitans respectifs. *Nec mirum inde, si ea quæ sagacissimus senex in attica tellure observavit, eadem nobis bene cedant in latio, ab attica parum disjuncto, ob analogam forsan climatis naturam et analogam pariter Græcorum et Latinorum temperiem.*

Voilà ce qui explique les motifs de l'attachement des médecins d'Italie, et le prétexte de l'éloignement de ceux du Nord pour la médecine hippocratique, à laquelle toutefois Sydenham, qu'on a surnommé l'Hippocrate anglois, dut ses prodigieux succès, et son impérissable réputation. Mais aussi combien d'obstacles, et quelles entraves ne rencontra pas cet heureux médecin de la part des écoles des trois royaumes, toutes soumises alors au despotisme des sectes dominantes ? C'est ce qu'il est aisé de reconnoître dans ces deux beaux vers attribués à Locke :

Se tandem Sydenham febrique scholæque
Opponens, morbi quærit et artis opem.

Je ne puis ici retenir mes plaintes, ni mes regrets, d'avoir trouvé si peu de partisans d'Hippocrate dans les pays qui sont le plus fiers de leurs médecins, et le plus acharnés à décrier la médecine française. Oui, je n'ai rencontré, dans mes longs voyages, qu'un trop petit nombre de médecins véritablement sur les traces d'Hippocrate, et se dirigeant, dans leur pratique, d'après ses immortelles leçons. Des idées absurdes, une théorie versatile et gigantesque, un néologisme oiseux, des recettes empyriques et souvent ridicules,

un luxe pitoyable de médicamens : tel est généralement le fonds et l'échafaudage de cette médecine si altière, si exclusive, si présomptueuse, que quelques étrangers trompés, jaloux, ou ignorans, ne cessent de vanter au préjudice de la nôtre. Heureux encore qu'ils n'enveloppent pas, dans leur injuste proscription, les livres les plus authentiques de notre maître, comme ont fait autrefois, et dans les mêmes lieux, Sinapius, Jacques le Mort, et quelques autres fougueux obtrectateurs qui ne valent pas même l'honneur d'être nommés!

Foës, hors d'état de se soutenir plus longtemps à Paris, et trop délicat pour accepter les offres du riche et généreux Houllier, songea à retourner dans sa famille, n'ayant même encore que le degré de bachelier, mais s'étant livré avec assiduité et discernement à la médecine pratique, tant à la suite de l'Hôtel-Dieu, où Bauhin, Paré et Bohn s'honoroient d'avoir été élèves, que dans les maisons particulières, sous les auspices de ses deux protecteurs. Il revint à Metz en 1552, année mémorable par le siége de cette place alors si importante, aux pieds des remparts de laquelle échouèrent les efforts redoublés de Charles V.

On ignore s'il fut présent à ce siége qui

dura une partie de l'hiver. Dans cette supposition, quel zèle, quel dévouement ne dut-il pas y déployer? Car c'est surtout dans ces temps de crise et de calamités, que les hommes de notre état savent se sacrifier pour leurs concitoyens. Les hospices, les maisons, les églises remplis de malades et de blessés : tels sont leurs champs de bataille. Les épidémies, la contagion, la peste : voilà leurs ennemis! Et dans les combats qu'ils ont sans cesse à livrer, il ne s'agit pas de cette bouillante et ambitieuse audace qui, comme l'a dit Horace, conduit à une mort prompte, ou à une joyeuse victoire :

Aut cita mors, aut victoria læta.

Mais il faut avoir ce courage froid, impassible et désintéressé que donne la conscience d'un devoir nécessaire et périlleux, et qui n'attend sa récompense que de la satisfaction secrète de l'avoir rempli.

Ambroise Paré étoit au siége de Metz, à la levée duquel il contribua puissamment par la confiance et la sécurité que sa réputation inspira aux généraux et aux soldats français dont la persévérance lassa enfin, et fit fuir le téméraire Empereur.

Il sembleroit que ces deux hommes, quoique d'un âge et d'un mérite différens, auroient dû se connoître dans une circonstance

où chaque jour et chaque instant leur en fournissoit l'occasion. Sans ressentiment, sans esprit de parti, le chirurgien Paré eût aimé et estimé le médecin Foës; et celui-ci, opposant son cœur et sa raison aux déclamations et aux outrages de Gourmelen, lui eût porté l'affection et le respect dûs à une si belle ame et à un si grand mérite.

Ce que j'aime à présumer ici, est d'autant plus probable, que Foës ayant été pressé par quelques docteurs turbulens de s'associer à leurs persécutions contre le corps des chirurgiens, il leur fit cette réponse, pleine de sagesse, qui fut depuis imprimée dans ses œuvres: au lieu de chercher à avilir, leur disoit-il, une partie si noble et si ancienne de la médecine, vous feriez beaucoup mieux de vous attacher à la rendre à sa beauté primitive; car les ténèbres que vous épaississez sur elle, vous transforment en autant de parricides et d'ennemis éternels du genre humain. *Vos in nobilissimam et vetustissimam medicinæ partem, graviter peccatis, et tanquam communis omnium salutis hostes parricidio involvitis sempiterno* (12).

S'il est douteux que Foës ait été au siége de Metz, il paroît certain que ce fut lui qui, après la délivrance de la ville, donna

(12) *Præf. in lib. de officina medici.*

l'idée et le dessin de ces médailles fameuses qu'on frappa soit à l'honneur des assiégés, soit à la confusion des assiégeans, et surtout de la plus ingénieuse de toutes, dont le sens malin et l'équivoque piquante causèrent, dit-on, le dépit le plus furieux à Charles-Quint.

Cet empereur d'Allemagne, qui étoit en même temps roi des Espagnes et de Rome, avoit pris pour devise l'aigle impérial volant par delà les Colonnes d'Hercule, avec cette légende : *ultra metas*. Foës fit représenter l'aigle enchaîné, et ajouta à l'inscription la particule *non*, ce qui rendoit l'allégorie d'autant plus satyrique, que le mot *metas* faisoit naturellement allusion à la ville de Metz, théâtre des rodomontades et de l'impuissance du Souverain.

Foës succéda dans la charge de médecin stipendié, ou physicien, à *Guintier* et à *Lacuna* qui, l'un en s'en allant de Metz, et l'autre en mourant, recommandèrent leur jeune confrère comme le plus digne d'hériter à la fois et des places, et de la confiance et de la considération dont ils avoient joui.

Imbu des leçons d'Hippocrate qu'il ne cessoit de méditer, il en faisoit une si heureuse application, que le bruit de ses cures surprenantes s'étendit bientôt au loin, et lui valut, de la part de plusieurs princes, des

offres d'argent et de dignités, à la séduction desquelles son attachement à sa patrie le fit imperturbablement résister.

L'exercice de la médecine ne put le détourner de ses études chéries. Modeste dans sa maison, recueilli au milieu de ses livres, sans prétention au bel esprit, sans ostentation de savoir, il sembloit n'exister que pour ses malades, et pour apprendre à les secourir encore plus sûrement.

A mesure qu'il pratiquoit, il acquéroit de plus en plus la conviction des vérités établies et observées depuis plus de deux mille ans, par Hippocrate, dont il scrutoit le sens intime et la substance, plutôt qu'il ne s'attachoit à la lettre; et les malades qu'il traitoit étoient, pour lui, autant d'exemples vivans de la justesse des prédictions qu'il y puisoit.

Il étoit en relation de lettres et de consultation avec un grand nombre de médecins, tant français qu'étrangers, à quelques-uns desquels il avoit fait abjurer l'ancienne erreur; et, tandis qu'il affermissoit ces prosélytes dans leur nouvelle vocation, il ne cessoit de reprocher, aux autres, leur aveuglement, en les invitant à ouvrir enfin les yeux à la lumière. Vous êtes, leur écrivoit-il, des Arabistes endurcis, et tout engoués de qualités et de facultés. Faites donc comme

nous, suivez, dans votre pratique, les préceptes d'Hippocrate, et l'exemple de ses sages partisans. *Vos estis raucidi Arabistæ, qualitatum et facultatum admiratores, dum nos in praxi, solum Hippocratem ejusque asseclas præ occulis habemus.*

Afin de les conquérir et de les attacher plus sûrement à son auteur de prédilection, ainsi que pour les mettre à portée de l'apprécier eux-mêmes, il traduisit le deuxième Livre des Maladies vulgaires : livre riche de faits, d'observations, de conseils lumineux, et dans lequel Duret père disoit qu'on apprendroit plus de médecine pratique, en un jour, qu'on n'en sauroit au bout d'un siècle de lecture des *Pragmatiques*.

Foës avoit plû à Antoine le Pois, grand praticien et archæologue profond, lequel ayant lu sa traduction, et s'étant assuré de sa parfaite conformité avec le texte grec, lui conseilla de la dédier à Charles III, duc de Lorraine, dont il étoit le premier médecin, et de la faire imprimer à Basle, plutôt qu'à Paris, d'où venoit d'être banni le savant typographe, Robert Etienne, pour avoir osé penser autrement que certains hommes alors tout puissans. Cette première production parut en 1560. Elle accrut de plus en plus la réputation de Foës qui, cette année même, fut admis au nombre des docteurs de la Fa-

culté de médecine, que la famille des Guise venoit d'ajouter, à ses frais, à l'Université de Pont-à-Mousson.

L'année suivante, il fit également imprimer, à Basle, une Pharmacopée, ou espèce de *Codex*, pour déterminer les remèdes que devoient tenir les pharmaciens de Metz; pour bannir l'arbitraire des compositions médicamenteuses, et en régler d'une manière uniforme et constante les diverses formules: livre indispensable dans une ville policée, et dont l'heureuse idée trouva, d'abord à Paris, et peu-à-peu dans toutes les autres capitales, des imitateurs.

Après cette excursion hors du domaine hippocratique, Foës revint à ses lectures habituelles, feuilletant, jour et nuit, comme l'a dit l'ami de Mécène, ses exemplaires grecs,

. . . . *Vos exemplaria græca*
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

les comparant ensemble, les éclaircissant l'un par l'autre, et appelant à son secours, pour l'intelligence des termes obscurs, et des locutions douteuses, tous les auteurs qu'il pouvoit se procurer, poëtes, philosophes, historiens, lexicographes.

Les livres d'Hippocrate ont passé par tant de mains; on en a tant fait de versions et de copies, qu'ils ont dû nécessairement essuyer

de grandes altérations. On a même prétendu que ceux que nous avons, ne sont que des traductions en grec moderne, faites d'après des traductions syriaques, arabes, ou hébraïques, par des hommes qui, la plupart, n'étoient pas même médecins, et qu'on a comparés à Celse et à Oribase, regardés comme de simples compilateurs, quoique tout annonce en eux des écrivains très-versés dans la science dont ils nous ont transmis les plus précieux élémens.

L'abbé Renaudot a voulu tranquilliser, à cet égard, les médecins, dans un des mémoires les plus savans que nous ayons, et peut-être en même temps, le moins connu, quoiqu'il se trouve dans l'élégante traduction française d'Hippocrate par Dacier, laquelle est elle-même trop négligée aujourd'hui.

Les difficultés que présente le style d'Hippocrate viennent, la plupart, des variétés que l'on rencontre suivant les dialectes, dont les plus considérables sont ici le dorique et surtout l'ionien qu'Hippocrate, Hérodote, Thucydide et Platon, ses contemporains, avoient préféré, comme le plus pur et le plus répandu. Ne suffit-il pas en effet de lire, dans ces auteurs, ces pages si belles, ces périodes si brillantes d'atticisme, pour se convaincre que nous avons bien réellement le texte primordial?

Telle étoit l'opinion de Foës qui, à force de noter, de confronter, et d'arranger par ordre alphabétique tous ces mots et passages ambigus, avec les citations des anciens grecs et des scholiastes de tous les temps, et avec les interprétations tirées principalement des Livres de Galien, finit par produire cette espèce de vocabulaire qu'il publia, en 1588, et qu'il intitula *Œconomia Hippocratis alphabeti serie distincta :* travail ingrat et aride, ouvrage purement littéral, mais dont on ne peut se passer quand on veut consulter Hippocrate dans les originaux (13).

Le sensible Foës fit hommage de ce nouveau livre à sa patrie, désirant acquitter, envers elle, la dette de la reconnoissance, pour les honneurs et pour le bien qu'il ne cessoit d'en recevoir. Sa Dédicace est la peinture fidèle de son cœur : il y remercie sans bassesse ; il y loue sans adulation. Heureux de vivre parmi des amis éclairés et des protecteurs généreux des arts et des sciences, et glorieux d'être né dans la même ville que Jean *Félix* et Claude *Cantiuncula,* il exprime ces sentimens avec autant de modestie que de dignité, et il ne se doute même pas qu'il

(13) Ce fut cette année que parut la troisième édition de la version latine de Jérôme Mercuriali, où l'on a reproché à Foës d'avoir beaucoup puisé, ce qui n'a pas même besoin de réfutation.

contribuera d'une manière encore plus durable à l'illustration de Metz, que ces savans orateurs et ces respectables jurisconsultes.

Les succès de Foës lui suscitèrent des ennemis, ou plutôt des envieux. Il mérita de partager cet honneur avec la plupart des grands hommes et des personnages le plus justement célèbres. Sans doute, partout et de tout temps, il y eut de ces êtres inquiets et mécontens, dont la prospérité d'autrui fait le tourment et le supplice. Mais, disons-le avec douleur, quelle est, dans la société, la profession où la jalousie soit plus active, plus infatigable que dans la nôtre? où elle se montre plus attentive, plus industrieuse à obscurcir la réputation, et à faire expier, au talent, ses avantages sur la médiocrité?

Hippocrate s'en plaignoit déjà, mais en faisant remarquer que ce vice honteux étoit le partage des insensés et des ignorans. Non, s'écrioit-il, et je l'affirme avec serment; non, jamais un médecin sage et habile ne nuira, et ne portera envie à un autre. *Hoc enim jurejurando affirmare audeam, medicum ratione utentem alterum nunquam invidiose calomniaturum*. Lib. de Præceptis.

On affecta de dire, de Foës, que c'étoit un médecin de cabinet, un homme systématique, un docteur *renouvellé des Grecs*, ayant bien quelque théorie, mais manquant

absolument de pratique: et l'on voit que ceux qui le traitoient ainsi, confondoient déja, comme on le fait encore à présent, l'expérience avec la routine, et qu'ils appeloient acquérir de l'expérience, courir pendant trente ans de maison en maison, sans réfléchir un seul jour; visiter vingt malades dans la matinée, sans avoir vu aucune maladie, et faire, en un mot, ce que faisoient ces prétendus médecins qu'Hippocrate a plaisamment comparés aux acteurs tragiques représentant avec emphase, tantôt Hector, tantôt Achille, et n'ayant que le masque et la chlamyde de ces héros.

L'accueil et la confiance des gens sensés, de l'élite des habitans de Metz, et des premières têtes de l'Etat, le vengèrent de toutes ces misérables détractions.

Son *Œconomia Hippocratis* fit la plus grande sensation dans le monde savant. Le débit en fut prompt, et l'on jugea, d'après un ouvrage d'une érudition si étendue, que l'auteur seul étoit capable de donner une édition complète et exacte de ceux d'Hippocrate, laquelle étoit désirée et attendue depuis longtemps.

Le projet de Foës étoit de se borner à la traduction et à la publication isolée des livres les plus estimés et les plus incontestables. Il les avoit déja choisis, et plusieurs étoient prêts

dans les deux textes, avec des notes et des variantes puisées dans les meilleures sources. Mais, ayant été obligé de céder aux pressantes sollicitations qu'on ne cessoit de lui faire de toutes parts, il se décida à donner le corps entier des œuvres connues d'Hippocrate; et, quoique ce travail fût déja assez avancé, il lui fallut encore, pour l'achever, sept ans de recherches pénibles, de veilles continuelles, et de patience à toute épreuve.

La presse gémit enfin. Ce fut à Francfort-sur-le-Mein, en 1595, et l'on en vit sortir, sous ce titre: *Hippocratis Opera omnia quæ extant*, un volume bien moins effrayant encore par sa masse, que par l'idée du temps, de l'application, et des sacrifices de toutes espèces que sa composition avoit dû coûter à son docte et laborieux auteur.

Foës le dédia au cardinal Charles de Lorraine, évêque de Metz, en actions de grâces des bienfaits de sa maison envers la médecine et les médecins. Il l'offrit aussi à la Faculté de Paris, comme un gage de sa gratitude et de sa vénération. « Depuis que je « me suis enrôlé sous vos drapeaux, lui dit-« il, j'ai constamment dirigé mes études vers « l'*élucidation* d'Hippocrate, et toute ma vie « a été employée à mettre ses œuvres dans « les mains des médecins. » *Ideoque ex quo*

me vestræ salubris militiæ sacramento addixi, omnes meorum studiorum rationes ad Hippocratem ipsum versandum et explicandum adjunxi; in eaque tanquam vitæ meæ tabernaculum constitui, ut Hippocrates in omnium manibus versaretur.

Au moment où Foës alloit livrer son grand ouvrage à l'impression, il reçut l'exemplaire grec d'Alde de Venise, que le savant médecin Albert Lefèvre venoit de publier, et l'édition, également grecque, que le fameux avocat général Servin avoit fait faire chez Froben. Jean *Martin*, médecin de Paris, homme très-lettré et très-érudit, lui envoya aussi des commentaires et des observations. Il profita de tous ces secours pour perfectionner son entreprise; mais on a eu tort d'avancer qu'il avoit eu à sa disposition le manuscrit des *Médicis* qui, dit-on, avoit été donné autrefois à l'archiatre chapelain. Ce manuscrit, qu'on a confondu avec celui dit du Vatican, ou qu'on a cru être le même qu'a tant vanté *Cordaeus*, ne fut point confié à Foës; peut être même n'exista-t-il jamais.

On voit que les troubles de la France n'y avoient point refroidi le zèle pour les lettres renaissantes; et c'est une chose digne de remarque, que les ouvrages les plus profonds ont presque tous été conçus et écrits

au milieu des allarmes et de la misère publique.

His quantumvis exulceratis temporibus, adhuc Magna foetura est.

Dans la collection des œuvres d'Hippocrate, il se trouve quelques articles qui, n'ayant pas été traduits par Foës lui-même, donnèrent lieu à l'envie de lui reprocher qu'il s'étoit approprié le travail d'autrui. Il s'agissoit en particulier des commentaires grecs de Palladius, sur le livre des *fractures*, que le médecin Pierre Laphilée, de Paris, avoit procuré à Foës son compagnon d'enfance et d'études, et que celui-ci avoit prié le docteur Jacques Saint-Aubin, son collégue bien aimé, à Metz, de traduire pour lui; ce qu'ils eurent soin de publier tous deux, en se donnant réciproquement des preuves d'une estime affectueuse et sincère.

Saint-Aubin se fit même un devoir de déclarer que dans cette traduction dont, dit-il, Foës, trop occupé, n'avoit pu se charger, mais qu'il auroit pu confier à une meilleure plume, les conseils de ce très-docte et judicieux confrère lui avoient été d'une grande utilité. *Obscuriores locos explicavi adhibito interdum ejusdem Foesii doctissimi collegæ, acerrimo judicio;* et le plagiat étoit si odieux à Foës, qu'il n'a pas

laissé échapper une seule occasion de remercier les hommes instruits, et amis des lettres qui, l'ayant aidé, par une coopération pleine de savoir et de bienveillance, à terminer un ouvrage si long et si difficile, avoient mérité que leurs noms et leurs bons offices fussent à jamais recommandés à la postérité, et sans cesse présens à son propre souvenir.

La Préface dans laquelle il désigne, à la reconnoissance de ses lecteurs, les savans qui l'ont si bien secondé, est datée du 8 novembre 1594. Il avoit alors 66 ans. Il mourut le même jour de l'année suivante, ayant survécu trop peu de temps à la publication de son ouvrage, pour avoir pu jouir du surcroit de gloire et de réputation qu'il devoit en recueillir. Les excès du travail avancèrent sa fin, et le privèrent des doux loisirs, du bienheureux repos, et de l'honorable vieillesse auxquels il aspiroit.

Je n'ai pas la prétention de prononcer entre Foës, et ceux qui, depuis lui, et souvent d'après lui, ont publié des éditions complètes des œuvres d'Hippocrate; mais si l'on s'en rapporte au jugement du savant *Huet*, évêque d'Avranches, qui, dans son Traité de *Interpretationibus, et claris interpretibus*, décide que le médecin de Metz est le plus naturel et le plus exact de tous les traduc-

teurs du grec en latin; et si l'on consulte l'opinion de Freind, que l'on ne soupçonnera pas de prévention en faveur des médecins français, et qui a placé notre auteur fort au dessus de tous les autres, sans excepter Réné Chartier, c'est à Foës qu'on accordera la préférence (14). Les partisans de Chartier ne souscriront pas à une telle décision; ils n'aiment pas plus Foës que ne l'aimoit Chartier lui-même qui a ressemblé à la plupart des traducteurs, blâmant d'abord ceux qui ont traduit avant eux, leur trouvant beaucoup de défauts, et finissant souvent par ne pas faire mieux. Ils l'accusent d'avoir expliqué une diction par une autre, c'est-à-dire de s'être plus attaché aux mots qu'au vrai sens de son original; *mentem minus autoris quam dictione dictionem explicat*, et ils ne lui ont pas même fait l'honneur, en le citant pêle-même avec *Rasari*, *Lynacer*, *Heurnius*, *Zuinger*, et *Cornarius*, de le nommer avant celui-ci dont ils affectent de louer le style clair et concis, tandis que

(14) Freind, en louant Foës, et en lui accordant la palme, n'a pas dissimulé que sa traduction, toute excellente qu'elle étoit, contenoit encore quelques fautes. Ceux qui ont osé comparer et préférer à la traduction de Foës, celle d'Antoine Gaiot, publiée en 1647, en hébreu, en grec et en latin, sont ou des ignorans, ou des hommes passionnés.

selon eux, Foës a couru après les expressions les plus recherchées, et mis, dans ses phrases, de l'enflure et de la prolixité. *Sed ille dictionum significationem et angustiam, hic altiora verba et periodorum amplitudinem secutus est* (15).

Le docteur Jonston, auteur de notes très-estimées sur les Coacques, a jugé plus équitablement Foës, dont il avoit choisi la version comme la plus pure et la plus belle. *Textum sumpsi prout is ab Anutio Foesio* mediomatrice, *viro linguæ græcæ et artis medicæ peritissimo, correctus et latinitate donatus est*; et il fait entendre qu'il avoit été dirigé, dans ce choix, par Van-der-Linden, lui-même, dont le suffrage est l'éloge le plus péremptoire qu'on ait jamais pu faire du Traducteur messin.

Mais abandonnons Foës aux discussions et aux disputes des savans, à l'éclat de son immortelle renommée, et aux douceurs ou peut-être à l'amertume de sa gloire littéraire; et, loin de ces débats, loin de ces prestiges, ne cherchons plus en lui que l'homme privé, que le simple citoyen, que le philosophe chrétien, comme l'appelèrent ses contemporains.

Il y avoit un siécle que le cardinal

(15) Préface du premier volume de Chartier. *Oratio ad celeb. medicorum parisiensium ordinem.*

Destouteville, faisant droit aux représentations des médecins sur l'extrême difficulté de garder le célibat auquel leur état les condamnoit, leur avoit fait permettre de se marier, lorsque Foës eut le bonheur de trouver, dans une famille honnête, une compagne et une épouse selon son cœur. Il eut de cette union, toujours paisible et fortunée, deux fils, dont l'aîné s'étant voué au sacerdoce, devint doyen de la cathédrale de Metz, et mourut en 1627, après avoir longtemps édifié le public par ses bons exemples, et dont le jeune, qui avoit pris ses degrés en médecine à Pont-à-Mousson, succéda à son père, dans toutes ses charges, qu'il remplit en homme probe, et instruit. *Vir probus, medendi peritus.*

François Foës, en mourant, laissa un fils qui fut aussi médecin, et auquel Gui Patin, qui l'avoit connu à la Faculté de Paris, disoit que le nom si beau et si recommandable, de Foës, alloit assez bien, à cause de *ses qualités et science héréditaires* (16).

(16) Il s'appeloit aussi François. Il maria une de ses filles, Magdeleine Foës, à M. Fabert, premier échevin de Metz, frère du maréchal Fabert, gouverneur de Sedan. Gui Patin avoit traité à Paris, d'une maladie grave, cette Demoiselle, qu'il honoroit beaucoup comme petite-fille du *savant M. de Foës* (Lettre CCII.).

Ce nom, qui n'a encore rien perdu de sa grandeur et de sa célébrité, cessa, en 1655, époque de la mort du petis-fils d'Anuce Foës, d'être porté par des médecins; et, peu de temps après, la famille se dispersa, au point qu'on n'en retrouve plus aujourd'hui que quelques foibles restes.

J'ai encore vu, à Metz, la maison de Foës, cet ancien sanctuaire des vertus domestiques, cet asile des mœurs patriarchales, et je suis allé visiter, à Scy, village voisin, où il avoit une métairie, la petite chambre rustique, qui lui servit, pendant trente ans, de Musée.

Foës étoit d'un commerce agréable et sûr. Dans sa conversation, sa démarche, son maintien, dans toutes les actions extérieures de sa vie, et surtout dans les fonctions de son état, il observoit jusqu'au scrupule, les préceptes que son maître et son modèle a renfermés dans ce peu de mots : *dignitas, suaviloquentia, erubescentia, modestia in habitu, frugalitas in victu ; ad seditiosas contentiones taciturnitas, superfluæ curiositatis, et mercimoniorum et superstitionis fuga.*

Il étoit pieux, et il aimoit notre religion, mais c'étoit sans intolérance pour celle des autres, et on le voyoit toujours frémir au souvenir, ou au récit des horreurs et des massacres qui s'étoient commis et qui se

commettoient encore au nom du Dieu de paix et de clémence qu'il adoroit.

J'ai trouvé, en parcourant autrefois la bibliothèque de Saint-Maximin, à Trèves, 3 volumes qui avoient appartenu à Foës, et sur chacun desquels il avoit écrit, de sa main, une sentence tirée des Livres Sacrés, dont il paroît qu'il aimoit beaucoup la lecture.

Au haut du premier feuillet d'un Montagnana, on lisoit celle-ci : *fili, curam habe de bono nomine, hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni.* Eccles. Cap. XXXI. vers. 15.

Sur le parchemin d'un ancien Commentaire de Galien par *Leoniceni*, étoit cette autre : *laudet te alienus, et non os tuum; extraneus et non labia tua.* Prov. Cap. XXVI. §. 16. Enfin un très-bel exemplaire de son *OEconomia Hippocratis* offroit ce passage bien autographe, et qui pouvoit lui être appliqué : *quaesivit verba utilia, et conscripsit sermones rectissimos, ac veritate plenos.*

Il avoit environ cinquante-quatre ans, lorsque ses fils firent faire, d'après nature, son buste en albâtre tirée des carrières de Sainte-Barbe, près de Metz. Ce buste, tel que nous l'avons sous les yeux, fut déposé, à sa mort, avec une épitaphe très-simple, dans la cha-

pelle dite alors de Notre-Dame de Lorrette, et qu'on nomma depuis chapelle des Foës, parce qu'elle devint la sépulture de cette famille.

C'est là que les amateurs des sciences, les voyageurs curieux, et surtout les médecins, alloient le voir, quand, en 1756, il fut sur le point de périr dans des démolitions ordonnées et exécutées militairement pour l'agrandissement d'une place d'armes, auquel le terrein de la chapelle et du cloître de la cathédrale étoit nécessaire.

Sauvé seul d'une foule de monumens respectables, il fut acheté et recueilli par un honnête négociant de Metz, qui se fit toujours un plaisir de le montrer à quiconque désiroit connoître les traits d'un savant si intéressant, et qui s'empressa même de le confier à un illustre compatriote pour faire faire l'un des onze médaillons dont celui ci se proposoit de décorer l'hôtel-de-ville de son lieu natal. Antoine Louis, digne d'honorer les grands hommes, parce qu'il l'étoit lui-même, rendit, en cette circonstance, une justice et un hommage solennels à la médecine; il fit placer le portrait de Foës parmi ceux des hommes dont la naissance, la vie et les talens avoient été le plus honorables pour la ville de Metz, qui ne tarda pas d'y ajouter le sien; et l'on vit, à côté de l'un des plus savans mé-

decins qu'ait eus la France, un des plus grands chirurgiens qui ayent jamais existé. Ah! si les marbres qui les représentent pouvoient tout-à-coup s'animer, n'en doutons pas, Foës et Louis, au lieu de s'étonner d'être si près l'un de l'autre, au lieu de se repousser mutuellement, se regarderoient avec une égale satisfaction, et ne manqueroient pas de se traiter comme deux frères ayant la même origine, avec les mêmes droits et le même héritage. Ombres de la Peyronie, de Delamartinière et de Louis, mânes chers et révérés, réjouissez-vous! Les vœux que vous formâtes si vainement autrefois sont remplis; les espérances que vous aviez à peine osé concevoir, sont réalisées. Dans cette enceinte où plane encore votre génie, dans ce magnifique édifice élevé par votre influence et par vos sollicitudes à la gloire et aux progrès d'une seule des branches de l'art de guérir, venez les voir toutes réunies, comme elles le furent dans les Ecoles de Cos et de Cnide! Contemplez ce prodige qui peut-être vons avoit paru, à vous-mêmes impossible, et gardez-vous de former sur les destinées de la chirurgie aucun présage douteux ou sinistre!

Qu'il me soit permis de finir cette notice, ou ce foible éloge d'un médecin, par le passage qui termine l'éloge pompeux qu'a fait

Erasme de la médecine. Il me servira à témoigner, à mes savans et honorés collégues, toute l'estime qu'ils m'ont inspirée, et à exhorter de nouveau les nombreux candidats et élèves de la Faculté à imiter le zèle et l'émulation de ceux d'entre eux qui viennent de recevoir la juste et glorieuse récompense de leurs travaux (17), et à se livrer, sans réserve, à l'étude d'une science qui leur promet tant d'avantages, et surtout celui d'être utiles un jour à leurs amis, à la patrie, et au genre humain.

Vos igitur magnopère gratulor eximii viri quibus contigit, in hoc pulcherrimo genere professionis excellere. Vos adhortor, optimi Juvenes, hanc toto pectore complectimini; in hanc nervis omnibus incumbite quæ vobis decus, gloriam, auctoritatem, opes, est conciliatura; per quam vos vicissim amicis, patriæque, atque adeo mortalium generi non mediocrem utilitatem estis allaturi.

(17) On avoit, dans la même séance, fait la distribution des prix aux élèves de la Faculté.
